

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 3 octobre 1912.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

LA QUESTION RELIGIEUSE AU PORTUGAL.

L'épiscopat portugais, en répondant au message que les pontifes romains des Etats-Unis lui avaient adressé pour le féliciter de son attitude en présence des persécutions dont il est l'objet, fait l'exposé suivant de la situation de l'Eglise au Portugal: "Bon nombre d'églises ont été détruites, spoliées, profanées, tous les palais épiscopaux sont confisqués et aussi un grand nombre de presbytères; en outre, les curés en grand nombre sont expulsés, exilés, d'autres se trouvent en prison pour être traduits prochainement devant les tribunaux militaires; le clergé spécialement des grandes villes est persécuté, exposé aux opprobres et parfois insulté et frappé. La majeure partie des séminaires sont fermés et supprimés, ceux qui subsistent encore sont réduits à la plus cruelle pénurie et bientôt ils seront vides, car l'avenir est obscur pour ceux qui veulent entrer dans la carrière ecclésiastique et d'autre part les séminaristes sont soumis à l'obligation du service militaire. Aussi les paroisses sont-elles dépourvues de prêtres et beaucoup de fidèles se trouvent sans secours spirituels. Les confréries sous séquestre ne peuvent plus remplir les obligations pieuses, le port de la soutane est prohibé, l'enseignement du catéchisme est considéré comme un délit et les membres du clergé ont lutté avec les plus graves difficultés pour se procurer de quoi vivre. Quelques prêtres sont même dans la plus profonde indigence et souffrent de la faim."

République où la liberté n'est pas une parole belle et sonore ou encore une ironie cruelle. Voici d'autre part le manifeste par lequel huit cents prêtres portugais expliquent pourquoi ils ont accepté les pensions de la République, encourageant ainsi le blâme du Vatican. Nous sommes actuellement 800, et ce nombre élevé est, par lui-même, significatif. Il suffit, pour que, les prélats, ni même Rome, ne prennent de décision à notre égard sans mûre réflexion. Nous avons accepté les pensions, il est vrai, mais c'était tout d'abord pour ne pas tomber dans la misère. Cela est si vrai que dans plusieurs diocèses, des dizaines de curés non pensionnés abandonneront spontanément leur paroisse, par suite du manque de ressources. Ensuite en notre qualité de citoyens portugais et de fonctionnaires de l'Etat, ayant des droits civils acquis, nous ne pouvions y renoncer sans attenter à la mission de paix, et d'équilibre social inhérente au sacerdoce. L'organe officieux du Vatican trouve étrange le procédé des prêtres pensionnés et le censurer. La pension n'implique cependant pas que les prêtres qui en bénéficient aient aliéné leur conscience.

L'acceptation de la pension n'est pas non plus un acte de rébellion; du reste, la République ne le conseille point. Elle signifie exclusivement la reconnaissance des droits légitimement acquis devant l'Etat et que les nouvelles institutions ont respectés. La question de droit posée, ce serait une injustice flagrante que de condamner l'acceptation des pensions. Ce serait en outre fouler aux pieds les principes sacrés de l'inviolabilité des droits acquis, conférés par la loi canonique elle-même, qui ordonne de les respecter et de les défendre, et que le pouvoir civil, pour son honneur, a maintenus et reconnus. Ne serait-il pas de haute utilité pour l'Eglise au Portugal de faire entrer le clergé dans le nouveau régime en suivant de la sorte les instructions que le cardinal Merry vient d'envoyer à l'évêque d'Anney? Ce n'est pas par les luttes intransigeantes ni les conspirations appuyées par le clergé que l'Eglise prospérera. Les évêques portugais ont-ils bien réfléchi aux conséquences de leur manifeste hostile? Nous déclarons devant Dieu, devant notre conscience et devant les catholiques les responsables des événements que l'attitude des évêques et du Saint-Siège pourra provoquer. Nous ne pouvons pas approuver l'inaction des membres du clergé qui s'écarteraient criminellement de leur mission religieuse et sociale pour se livrer à la politique de haine et de passion. Si les évêques préfèrent mettre à l'index les pensionnés, tant pis pour la cause religieuse, d'autant plus qu'ils ne condamnent pas et ne censurent pas les prêtres qui prient les armes contre la République et tous ceux qui sont condamnés par la circulaire que le cardinal Merry del Val envoya aux évêques de France.

Une bande de voleurs arrêtée. Chicago, 3 octobre. — Sept jeunes gens accusés d'avoir obtenu \$50,000 à l'aide de faux chèques ont été arrêtés ici mercredi soir.

Le rendez-vous de cette bande était un hôtel du centre de la ville, où ils se réunissaient pour faire les chèques et partager les recettes.

Leurs principales victimes étaient les épiciers, les pharmaciens et les propriétaires de cafés. Avant d'opérer à Chicago, la bande avait fait nombre de dupes à St-Louis et à Kansas City.

La renaissance des favoris.

Il nous vient d'Angleterre une grosse nouvelle: la mode des favoris commencera à s'introduire parmi ce que la jeunesse britannique compte de plus élégant et de plus raffiné, de plus "chic". Ce sont des favoris encore tout petits et discrets, ne descendant guère plus bas que l'oreille et qui ont la timidité des débutants. Mais patience! donnez-leur seulement le temps de s'enhardir. Ils étendront leur domaine, ils grandiront... bien qu'ils ne soient pas Espagnols?

La réaction contre le visage tout rasé était fatale: elle devait venir tôt ou tard. Un oukase anglo-saxon interdisait à ceux de notre sexe, sous peine d'une déconsidération immédiate, toute barbe et même toute moustache. C'était le triomphe des faces glabres. Certes, si la face masculine était toujours belle, le nez pur, les lèvres fines, la bouche et le menton bien dessinés, rien de mieux que de les montrer à nu et tels qu'ils sont. Mais nos contemporains n'ont pas, j'imagine, la fatuité de croire que tel est le cas pour la plupart d'entre eux. Visages empâtés et bouffis de graisse, joues pendantes, petits yeux qui s'ouvrent à peine sur une grosse face épanouie et ronde, une face n'ayant vraiment pas l'air d'en être une, voilà ce que l'absence des moustaches ne nous laissait, hélas! que trop voir.

Gibbon, le célèbre historien anglais, n'avait presque pas de nez, très peu de bouche et deux grosses joues arrondies d'une proportion si prodigieuse qu'on était étonné de les trouver là. M. de Lauzun le présente un jour à Mme du Defand, qui étant aveugle aimait à tâter les gens au visage, pour se former une idée de leurs traits. A peine a-t-elle commencé cette exploration qu'elle le repousse indignée et s'écrie: "Voilà une infâme plaisanterie!"

C'est au mariage d'une des plus jolies actrices londoniennes, miss Mary Lohr, que la nouvelle mode a fait son apparition. Je me souviens d'avoir assisté aux débuts de cette artiste, il y a quatre ou cinq ans, au théâtre d'Haymarket. Elle était presque un enfant, un peu gauche encore et hésitante, si délicieusement ingénue. Les moindres phrases, en passant par ses lèvres, prenaient une expression, un relief étonnants. Elle était comme enveloppée d'innocence et de candeur. Tout de suite elle devint l'idole du public.

Une comédienne de cet ordre ne pouvait certes, de l'autre côté du détroit, épouser que quelqu'un de très bien. Son fiancé, les garçons d'honneur apparent à la cérémonie portant des favoris, et la chose, comme on pense, fut loin de

passer inaperçue. Tout de suite les journaux s'emparèrent. S'agissait-il d'une tentative isolée, destinée à demeurer sans effet ou au contraire étaient-ce là les premiers pas, les premiers poils pourrait-on dire, d'une mode qui allait transformer l'ordonnance du visage masculin?

Pour répondre à cette question, les reporters s'en furent interroger le coiffeur le plus réputé de Mayfair. Celui-ci, très gravement et très solennellement, tel un prophète hébreu annonçant le Messie, leur prédit la vogue certaine des favoris pour cet hiver. "Mais il ne suffira pas, ajoutait-il, d'avoir des favoris pour être un homme élégant. L'essentiel est de savoir les porter." Et notre homme de leur montrer toute une suite d'études—dessins et figures, quelques-unes en cire—auxquelles il s'était livré dans l'intérêt de sa clientèle.

Il résulte de son verdict que le nouvel ornement sera soigneusement, rigoureusement limité, dans le sens de la longueur comme dans celui de l'épaisseur. La discrétion sera sa qualité dominante; ce sera un soupçon, un rien; on le devinera plus encore qu'on ne le verra.

Nous n'en sommes pas encore aux favoris touffus et soyeux, tels que nous les montrèrent les si jolis dessins et gravures du commencement du siècle dernier, les portraits de lord Canning et du comte de Chesterfield. D'Orsay, le roi des dandies, a laissé une extraordinaire esquisse de lord Byron, qu'il rencontra en Italie. Le poète est en frac largement ouvert, avec pantalon à sous-pied, la chemise de fin linon, la cravate montante, son beau visage comme barré d'une mince ligne de favoris qui, partant de l'oreille, presque entièrement cachée, s'avance jusqu'à mi-chemin de la bouche.

Reverrons-nous les beaux jours et les beaux fracs de Brummel et de D'Orsay? Trouvera-t-on des profils romantiques aux soupers du "Savoy", cet hiver?

Pourquoi pas les favoris, pourquoi pas les pantalons à sous-pied et les gilets d'une élégance, d'une recherche fantastique?

La mode nouvelle est lancée par des jeunes gens qui touchent, on peut le dire, de très près au théâtre. C'est du théâtre au fond que tout cela provient. On a joué avec grand succès cette année, à Londres, une pièce d'Arnold Bennett et Knoblauch, "Milestones" (les pierres kilométriques symbolisant les étapes de la vie). L'apparition sur la scène de personnages habillés comme on l'était au milieu du siècle dernier n'a pas dû être sans influence sur cette récente tentative.

ceuseur de lord Haldane au War Office, sir Edward Carson, l'illustre avocat, un des rois du barreau et de l'Ulster, qui pour empêcher l'établissement du Home rule, qu'il exècre, serait prêt à mettre l'Irlande à feu et à sang. Les favoris vont très bien à toutes ces têtes. Mais celui qui est le mieux de tous, c'est incontestablement Winston Churchill...

La mode, comme la politique ou la fortune, a ses favoris, et ces favoris de la mode seraient-ils en train de nous ramener la mode des favoris?

CLUBS ANGLAIS.

C'est dans un Club excentrique d'outre-Manche que Jules Verne fait naître l'idée du Tour du Monde en quatre-vingt-jours: mais la réalité l'emporte de beaucoup sur l'imagination du romancier, comme le prouve l'énumération, donnée par la "Revue," de quelques groupements d'Anglais originaux. On a souvent parlé du Club des suicidés: celui des tuteurs d'hommes était plus dangereux pour la Société; réunion de duellistes, ce qui n'est guère anglais, il avait dégénéré en repaire de bandits quand la police mit fin à son existence. Certains Clubs s'inspirent d'une imagination moins lugubre: tel le Club des sans-nez et son rival le Club des nez, dont Cyrano eût mérité d'être le président; le Club des vilains, association de Quasimodos sous le patronage d'Esopé. Le Club éternel, malheureusement disparu aujourd'hui, comptait cent membres qui devaient se relayer de telle sorte que l'un d'eux se trouvât toujours présent au siège social et fidèle à son poste jusqu'à la mort. Lors du grand incendie de Londres, la police du employer la force pour faire évacuer le local menacé du Club éternel; après quoi on y découvrit encore une vieille femme, vestale vieillie, accroupie près du foyer. On constata après son expulsion qu'en l'espace de cinquante ans le Club avait absorbé 477,000 litres de porto, 30,000 barils d'ale et 200 tonneaux d'eau-de-vie, sans parler des autres liqueurs, et fumé 50 tonnes de tabac. Un Club particulièrement select est le Club de six heures; il ne comprend que 6 membres qui se réunissent de six heures du soir à six heures du matin; chacun apporte 6 livres sous son bras et 6 shillings dans sa poche et frappe 6 coups à la porte. Les "hargneux" se recrutent dans un milieu bien différent: ce sont des cochers, des chauffeurs et des matelots qui tiennent leurs assises chaque semaine près du marché au poisson et s'injurient comme des héros d'Homère dans la langue la plus verte. Tout membre qui s'oublierait au point d'être courtois ou poli serait mis à l'amenade puis exclu de ce conservatoire de la grossièreté. Une association d'avares, fort ancienne, le Club du liard coupé en quatre, compte quelques riches propriétaires et même de hauts financiers. Ceux qui ne vivent que pour l'amour peuvent choisir entre le Club des soupers et le Club des baisers, mais l'exercice de leur activité ayant amené quelques abus, ils sont en voie de s'éteindre. On parle de l'ouverture prochaine d'un Club du haricot noir sur le modèle de celui de New-

York, pour favoriser les unions légales. Les membres sont au nombre de quarante, comme sous la coupole, et tiennent une réunion secrète une fois par an. Un coffret circule, contenant trente-neuf haricots blancs et un noir: le gagnant doit se marier dans l'année, le Club prend les frais à sa charge, fournit le mobilier de ménage et paye le voyage de noces. L'un des Clubs les plus récents de Londres est le Club du silence, exclusivement composé de sourds-muets. Au lieu d'y agiter une sonnette, on tourne un commutateur. Ce Club est mixte; il compte cent vingt hommes et soixante femmes, qui échangent leurs idées par signes, jouent au billard ou même chantent des chansons de gestes. Un autre club silencieux est celui des maussades, qui font assaut de mauvaise humeur, et fument leur pipe sans mot dire, en échangeant un "good night" sec et désagréable sur le coup de minuit. Mais les réunions les plus fertiles en rencontres imprévues sont assurément celles du Club des isolés, ou des déracinés, qui admet tous ceux qui ne connaissent personne et ne savent où aller. Le premier banquet du Club a eu lieu récemment, dit la "Revue." Un peintre italien y prenait place à côté d'un avocat au barreau de Calcutta. Une jeune dactylographe s'encadrait entre un professeur de persan et un descendant de Beethoven. Plus loin, un musicien hindou dinait entre une danseuse égyptienne et la directrice d'un magazine canadien. Au dessert, des discours furent prononcés avec un enthousiasme d'autant plus grand qu'ils étaient moins généralement compris. Mais la joie se lisait sur tous les visages, et le plaisir rayonnait dans tous les yeux. Le "Nobodies Club" aurait-il résolu le problème de la fraternité universelle?

Expérience communiste. La revue "Art et Décoration" annonce que le château de Draveil a été acheté par une coopérative de quatre cents ouvriers qui a réuni une somme de 600,000 francs. Dans le parc, qui date de Le Notre, quatre cents maisons seront construites sans aucunement abimer le décor de nature environnant, dont les sites principaux sont réservés comme espaces libres affectés à la collectivité; le château deviendra la maison commune; dans les dépendances seront installés des magasins alimentant le village nouveau, et déjà un restaurant coopératif reçoit le dimanche les sociétaires qui viennent reconnaître le terrain et combiner leurs projets d'installation. Avant que la dernière des quatre cents maisons soit bâtie, la discorde n'aura-t-elle pas pénétré dans le joli village communiste? Il faut le craindre. On a là-dessus de nombreuses expériences et une pièce, de MM. Gustave Guiche et Maurice Donnay.

Un inventaire enregistré à la Cour Civile. L'inventaire de la succession du défunt Thomas Earlight a été enregistré hier à la Cour Civile. La succession se monte à la somme de \$2075-62 déposée dans une banque.

THEATRES. OPERA FRANÇAIS.

M. Jules Layolle, qui est chargé de la direction de la troupe de M. Vaurigaud, imprésario de la compagnie de l'Opéra Français, arrivera dimanche matin de Paris, où il a passé les trois derniers mois pour organiser la troupe qui paraîtra cette saison sur notre scène lyrique. Dans une lettre envoyée récemment à son représentant à la Nouvelle-Orléans, M. Layolle déclare qu'il est satisfait des résultats obtenus et que la troupe de cette année sera très certainement supérieure à celle de l'année dernière, non seulement sous le rapport des artistes, mais particulièrement sous le rapport du chef d'orchestre.

M. Layolle a eu la main heureuse en pouvant s'attacher les services de M. Aloo, musicien de premier rang, jouissant d'une grande réputation artistique en Europe. Nous rappelons aux habitués de l'Opéra que les soustractions d'abonnements sont requises tous les jours au magasin de musique Wertheim, par le contrôleur de la troupe, M. Durieu.

TULANE.

"Naughty Marietta", l'excellente opérette qui est jouée cette semaine au Tulane est, sans contredit, une œuvre de premier ordre, aussi nombreux sont les amateurs qui vont l'entendre et applaudir Mlle Florence Webster qui a su dès son début captiver les Néo-orléanais. Tout dans cet opéra est parfait. Dimanche prochain la direction du Tulane mettra à l'affiche "The Rose Maid" qui a été joué à New York avec beaucoup de succès.

CRESCENT.

La foule qui se presse chaque jour au théâtre-Crescent pour applaudir "Seven Days" est la preuve la plus évidente du succès des artistes éminents qui l'interprètent. Il y aura matinée demain. Dimanche prochain la direction donnera "The Call of the Heart", de Mlle Vance.

ORPHEUM.

Le programme de cette semaine continue d'attirer les amateurs à l'Orpheum. La semaine prochaine la direction annonce un programme des plus intéressants. M. Digby Bell, un des comédiens les plus connus sur la scène en Amérique, présentera une comédie en un acte "It Happened in Topeka" de M. George V. Hobart. Un autre numéro des plus attrayants sera El Signor Bravato qui joue sur le violon et des "Rag Time" et ses morceaux d'un classique parfait.

édition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" qu'on trouve dans tous les kiosques, ainsi que les rapports, et fort utiles aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No. 110 Commencé le 28 mai 1912

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT Par Pierre Sales

QUATRIÈME PARTIE

Toujours est-il qu'au milieu de la nuit, des cris épouvantables s'élevaient des étages, éveillant tout le palais... Et l'on suppo-

sait que la princesse Sahadjah dont on avait qu'elle avait le sommeil très léger, avait entendu la première appel du docteur... Serviable et courtoise, comme toujours, elle s'était précipitée à son secours, en jetant l'alarme sur son passage. "Eh bien, hélas! j'avais donc été une victime de la science!... Comme si la terre hindoue se révoltait contre l'intrusion de ces Européens, qui prétendaient la civiliser... au fauve avait surgi sur son passage..."

"Le maharajah était inconnu. L'incendie n'avait duré que quelques instants: on avait distingué le docteur Gévoleki, qui se débattait... on avait très bien vu aussi des multitudes de rats qui bondissaient, qui sautaient de s'enfuir et qui retombaient déjà calcinés."

Les rares Hindous qui avaient osé la vérité n'en parlaient certainement jamais, s'ils tenaient à leur existence. Et ce n'était ni lord Oateley, ni Pierre Moreau, ni Marjari, ni le maharajah qui trahiraient l'abominable secret. Des obédientes magnifiques furent faites aux restes de la princesse et aux misérables débris, presque un squelette, tout noir, du docteur Gévoleki: obédientes commença: le maharajah décla-

ra en effet qu'il voulait les honorer en même temps. Et on ne s'étonna pas outre mesure que le cercueil de la princesse n'eût pas sa place dans la sépulture des princes et des princesses: elle n'était pas de sang sacré, elle n'était pas Hindoue. Le maharajah rendait donc hommage au sentiment secret de son peuple en ne la traitant, après sa mort, que comme ce qu'elle avait été réellement: une simple compagne morganatique...

On s'étonna toutefois de l'impassibilité que montra le maharajah après cette fin, ces deux jours tragiques: car, n'avait-il pas perdu une amie très chérie et le meilleur de ses conseillers? On supposa qu'il dominait ses sentiments personnels, pour se consacrer presque entièrement aux longues conférences qu'il eut avec lord Oateley, dont les détails ne transparaissent pas, mais à la suite desquelles l'agitation révolutionnaire sembla se calmer dans l'Etat de Kiwani.

Et puis, lord Oateley, qui partait à tous profonds attristés, partit, pour continuer sa mission à travers l'Inde entière. Miss Evangéline Goldenpéech était profondément mélancolique, anémié, en quittant cette terre, où la destinée l'avait vengée de l'unique ennemie qu'elle y avait connue: elle était navrée de ne pas rester auprès de sa petite colombe de princesse... Mais il était entendu qu'elle s'occuperait

très souvent et que, lorsque la princesse Kita retournerait en Europe, elle demanderait à sa vieille amie d'y être sa compagne: car, alors, elle n'aurait peut-être plus à ses côtés, sa chère amie Mlle Lucie — que le maharajah, déclarant qu'il accomplissait la volonté de son ami Gévoleki, avait tenu à donner lui-même à Stanislas. Et Stanislas, se passionnant maintenant pour l'administration et la politique, comme son père pour la science, ne devait plus quitter le pays de Kiwani: là serait sa patrie, son amour, son bonheur. Bonheur bien assombri, en ce moment... et torturé par ce remords qu'il aurait dû découvrir que son père allait travailler le nuit... Ne l'aurait-il pas sauvé, s'il avait été auprès de lui? Mais... comment se pas occire à l'avenir?... comment se refuser à la joie d'être si tendrement aimé par Lucie?... Et, chaque jour, ils se demandaient s'il était bien possible qu'après tant de traverses, leur félicité se fût réalisée si simplement?... "Si mon père pouvait voir combien nous sommes heureux!... s'écriait chaque matin Stanislas. Et ensemble ils allaient prier sur la tombe. Il n'y avait plus qu'un nuage à ce bonheur, c'est qu'un gros morose de leur cœur était resté

en France, à Sannois... d'où l'on recevait, certes, les nouvelles les plus rassurantes, les plus calmes même: maman Morel s'écriait qu'elle ne souffrait pas d'être séparée de ses enfants, qu'elle comprenait la nécessité de leur être si près l'un de l'autre: elle était très fière que son futur gendre devint un homme considérable, mais elle ajoutait aimablement, que quelque métier qu'on exerçât, on a toujours droit à des vacances; elle avait bien la certitude que Stanislas et Lucie viendraient passer les leurs après d'elle!... et, dans leur habitude de grandeur, ils ne trouvaient pas trop petite la maison de Sannois!

Par exemple, maman Morel était moins patiente dans sa correspondance avec son mari et Fernande... Et ce que le bonhomme Morel aimait restaurer des tableaux à perpétuité dans les galeries de maharajah?... Et comment Fernande ne songeait-elle pas au retour?... qu'avait-elle à surveiller, maintenant?... Fernande répondait qu'elle se demandait elle aussi, qu'à partir: elle se trouvait capable de faire attendre sa mère... Mais, d'autre part, ni son père, ni Lucie, ni l'oncle Pierre, ne voulaient la laisser voyager seule: on mettait les choses au mieux, le bonhomme Morel resterait au moins une année dans l'Inde... Et, chaque fois que le docteur

Pierre Moreau avait tenté de prendre congé de maharajah, celui-ci se déclarait souffrant... ou bien ne trouvait pas très bonne mine à la princesse Kita... Et, tout naturellement, c'est Pierre Moreau qui leur donnait des conseils... On n'en dit que des choses extrêmement scientifiques de Gévoleki!... Non: du simple bon sens... des remèdes de bonne femme... de la galé, surtout! un bavardage de perpétuelle bonne humeur, dont le maharajah savait de moins en moins se passer!

Et une dépêche parvint, tout à coup, à Mme Morel, rédigée par le maharajah lui-même, commençant par lui affirmer qu'elle ne devait s'inquiéter en rien, que ce n'était nullement, comme elle aurait pu le penser, pour une indisposition des siens, qu'il le priait de quitter immédiatement Sannois, et de venir les rejoindre tous: "...Parce que, ajoutait-il, le bonheur de tous était incomplet, sans la présence de cette bonne Française, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il savait à l'avance très bonne et très dévouée."

Et c'est ainsi que la brave Mme Morel, dont les plus grands voyages en sa vie avaient consisté à se rendre de sa province à Paris, et de Paris à Saint-Lénaire, accomplit l'impossible traversée de Marseille à Calcutta, où son mari, Lucie et Stanislas allèrent la chercher, pour l'amener à Kiwani. —Et... Fernande!... s'écriait-elle étonnée, voulant croire, malgré la dépêche de maharajah, à quelque chose de fabuleux sur sa fille... à moins que ce ne fût pour son beau-frère!... On lui apprit que Fernande était restée, au palais, par ses nouvelles fonctions, comme l'oncle Pierre par ses devoirs officiels: car, trois jours auparavant, le maharajah avait nommé le docteur Pierre Moreau, médecin de son palais, et confié à la sage Fernande, l'administration de tout son domaine féminin, qu'elle devait convertir aux idées, au confort, à l'hygiène européenne. —Te vois-tu, ma petite maman! s'écriait Lucie, qu'il n'y a plus moyen de nous en retourner en France... Mme Morel ne pouvait pas se pas s'incliner devant un si admirable dévouement des choses, d'autant plus que sa fille Fernande la voulait auprès d'elle, comme une sous-intendante. Et tout ceci était, pour la brave petite famille de Sannois, comme un rêve des "Mille et Une Nuits" délicieusement réalisé. Rien n'était donc manqué au bonheur de cette excellente mère, si, dès que toutes ces choses en-